



**“ Comment en est-on arrivé là ? ” Avant-Propos Crises
et catastrophes, de la mise en discours à
l’argumentation.**

Emmanuelle Prak-Derrington, Marie-Laure Durand, Michel Lefèvre

► To cite this version:

Emmanuelle Prak-Derrington, Marie-Laure Durand, Michel Lefèvre. “ Comment en est-on arrivé là ? ” Avant-Propos Crises et catastrophes, de la mise en discours à l’argumentation.. Cahiers d’études germaniques, 2017, 73 (73), p. 7-16. hal-01620734

HAL Id: hal-01620734

<https://hal.science/hal-01620734>

Submitted on 20 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Comment en est-on arrivé là ? »

Emmanuelle Prak-Derrington

École Normale Supérieure de Lyon, ICAR (UMR 591)

Marie-Laure DURAND

Université Paul Valéry de Montpellier, CREG (EA4151)

Michel LEFEVRE

Université Paul Valéry de Montpellier, CREG (EA4151)

*« La notion de crise s'est répandue au XX^e siècle à tous les horizons de la conscience contemporaine. Il n'est pas de domaine ou de problème qui ne soit hanté par l'idée de crise. »
(Morin 1976)*

*« La notion de catastrophe désigne moins un champ d'analyse qu'un paradigme, récemment inventé, dont il faut ressaisir la profondeur et questionner les présupposés. »
(Guénard et Simay 2011)*

L'omniprésence des notions de *crise* et de *catastrophe* « à tous les horizons de la conscience contemporaine » ne laisse d'interroger l'ensemble des sciences humaines et sociales, et on ne compte plus le nombre de publications qui leur est consacré¹. Pour sa part, ce numéro des *Cahiers d'Études Germaniques* concrétise les travaux menés par les membres de Sélia (Séminaire de linguistique allemande²) sur ces deux notions et leur utilisation profuse dans les discours essentiellement publics, politiques et médiatiques. Les recherches de Sélia, réunissant les traditions de la linguistique textuelle, de l'analyse de discours et de la rhétorique, avaient débouché sur l'organisation d'une Journée d'Étude à Montpellier, les 9 et 10 octobre 2015, grâce à la collaboration des équipes du CREG (Centre de Recherches et d'Études Germaniques, de Montpellier et Toulouse) et d'ICAR (Interactions, Corpus,

¹ L'émergence et l'omniprésence de la notion de *crise* précède de plusieurs décennies celle de catastrophe, cette dernière ne se constituant en « nouveau paradigme » (voir Dossier « Le sens des catastrophes », *La Vie des idées*, 2011) qu'à la toute fin du XX^e siècle. Sur le catalogue d'OpenEdition, le portail des ressources électroniques en sciences humaines et sociales, une recherche du mot-clé « crise » dans le champ « titre » (<https://search.openedition.org>) donne 1931 publications, parues entre 1962 et 2018. La grande majorité de ces travaux porte sur la crise économique et financière. Pour « catastrophe » en mot-titre, on obtient 354 publications, réparties entre 1992 et 2014 (avec une exception, 1902, pour la catastrophe de la Montagne Pelée).

² Sélia est le successeur du « Séminaire de Linguistique allemande », fondé et dirigé par Marcel Pérennec, auquel ont succédé Marie-Hélène Pérennec et Jacques Poitou. Sélia est aujourd'hui co-dirigé par Emmanuelle Prak-Derrington et Marie-Laure Durand.

Apprentissage, Représentations, de Lyon). Ce sont pour l'essentiel les textes établis à partir de cette journée qui ont été rassemblés dans ce volume, enrichis par des contributions de spécialistes allemands et français, leur participation permettant d'intégrer les approches de la textométrie, de la linguistique de corpus et de la linguistique cognitive.

Ce numéro nous paraît offrir une approche originale pour trois raisons. D'une part, il permet de rassembler et confronter en un même volume les deux notions de *crise* et de *catastrophe* qui, pour être indissolublement liées, sont à de rares exceptions près (comme celle de Habscheid et Koch 2014 en Allemagne) traitées séparément³, et d'autre part, parce qu'il dissocie explicitement la notion de *crise* de l'usage dominant de *crise économique* sur laquelle se concentre l'essentiel des travaux linguistiques, anciens et actuels⁴, au risque de favoriser la construction d'un modèle conceptuel unique – celui de « la crise ». Nous avons choisi de ne pas réduire la notion à l'emploi absolu que dit le défini, qui place l'économie et la finance au sommet de la hiérarchie des valeurs (Ricoeur 1986). Le lecteur est au contraire invité à effectuer un parcours à travers l'hétérogénéité des domaines que la notion convoque, plus exactement des discours qui lui sont associés, qu'ils soient politiques, publicitaires, littéraires, etc. : discours sur la guerre en Colombie (A.-L. Dießelmann), sur la crise du nucléaire et la catastrophe de Fukushima (S. Varga), discours sur la crise de l'orthographe (O. Schneider-Mizony), sur la crise de l'enseignement de l'allemand (M.-L. Durand), sur la crise de l'écriture dans *L'Homme sans qualités* de Musil (E. Malick), etc. La troisième originalité est propre à Sélia, qui ajoute à cet élargissement tant notionnel que thématique l'éclairage d'une perspective contrastive, confrontant contexte discursif allemand et contexte discursif français (voir en particulier S. Farge, O. Schneider-Mizony, S. Varga).

« Dire l'événement exceptionnel »

Ni la crise ni la catastrophe ne sont des « phénomènes[s] spécifiquement moderne(s) » (Ricoeur 1986), l'emploi multiplié de ces deux termes dans les discours contemporains ne renvoie pas à une multiplication des désastres au XX^e siècle – guerres, tremblements de terre, famines ont toujours existé, sans pour autant recevoir cette désignation (voir M. Lefèvre ici-même, sur les journaux allemands au XVII^e siècle) – mais à une manière différente de concevoir et « dire l'événement » (Londei *et al.* 2013) : sa temporalité, ses effets, sa portée, son inscription dans la mémoire collective.

Dans le dictionnaire d'usage, l'événement se définit par deux propriétés, il est « ce qui arrive » et ce qui de surcroît « a quelque importance pour l'homme par son caractère exceptionnel ou considéré comme tel » (*Le Grand Robert de la langue française*). Crise et catastrophe disent l'événement *amplifié*, et même, pourrait-on dire, *doublement amplifié* par rapport à de simples « faits » : du fait au fait exceptionnel ou *événement*, de l'événement à l'événement exceptionnel, la *crise* ou la *catastrophe*. Le terme d'*exceptionnel* ne renvoyant ici à aucune évaluation positive, mais simplement à la rupture avec la règle générale, habituelle. Si la crise est l'« événement inouï⁵ », la catastrophe est « l'événement absolu⁶ »

³ Une recherche sur la plate-forme « revues.org » avec les deux mots « crise + catastrophe » en titre ne donne que deux résultats, aucun résultat si l'on restreint aux *numéros thématiques* associant les deux notions (contre 35 résultats pour « crise » et 8 pour « catastrophe »), quatre des dossiers sur « catastrophe » étant parus pendant la dernière décennie (*La Vie des idées*, 2011 ; *Terrains. Anthropologie & sciences humaines* 54, 2010 ; *Le Portique. Revue de Philosophie et de sciences humaines* 22, 2008 ; *Esprit*, 2008).

⁴ Pour les travaux les plus récents, voir par exemple *Les discours de la crise économique*, numéro de *Mots* qui doit paraître en novembre 2017, voir aussi *Les Mots de la crise*, ILCEA 15, ou encore le glossaire sur le champ lexical *spécifique* de la crise économique et financière qui s'intitule aussi « Les mots de la crise », etc. (Richard 2013, nous soulignons).

⁵ Pour reprendre une expression de Goethe à propos du genre de la nouvelle, qui doit nécessairement contenir un *Wendepunkt*, « eine sich ereignete, unerhörte Begebenheit » (1986 [1827] : 203).

(Groupe 2040 2008). Sans vouloir entrer plus avant dans la description sémantique des deux notions (c'est l'objet des articles de M. Schwarz-Friesel et S. Farge dans ce numéro), contentons-nous de rappeler leur étymologie. La crise, en grec *krisis*, c'est la « décision ; phase aiguë d'une maladie » ; *krinô* signifie « je sépare, je décide, je tranche ». La crise révèle un moment critique, « généralement décisif en bien ou en mal » (*Le Grand Robert de la langue française*). La catastrophe, de *katastrophê*, c'est ce qui « renverse », dans les trois acceptions du verbe : ce qui revient (fait renvoi), ce qui bouleverse, ce qui met sens dessus dessous (voir Godin 2009 [2008]). Les deux termes, neutres à l'origine, et qui le sont longtemps restés (au XVIII^e siècle, Lessing pouvait encore sans redondance parler de « unglückliche Katastrophen »), sont aujourd'hui indissociables d'une évaluation négative :

Heuristisch gehen wir davon aus, dass mit „Krisen“ [und] „Katastrophen“ [...] unterschiedliche Intensitäten und Verlaufsformen von Zustandsveränderungen der Gesellschaft beschrieben werden, die von Beobachtern (zunächst) als negativ bzw. unerwünscht bewertet werden. (Habscheid et Koch 2014)

Crise et catastrophe sont liées par une relation d'hyponymie (la catastrophe est une crise particulière, d'une grande gravité) et par une relation temporelle de successivité (la crise précède ou suit la catastrophe). Dans le théâtre antique, les deux mots renvoyaient aux « tournants » (*Wendepunkt*) de l'action dramatique : la crise désignait le « point culminant », la catastrophe l'élément décisif introduisant le « dénouement ». Les deux termes fournissent ainsi un idéal point nodal pour rendre compte de la problématique de la conceptualisation et de la mise en discours de la *réalité advenue* : i) comme « événement exceptionnel », ii) appréhendée d'abord de manière négative. Par nature, la sortie de l'ordinaire et l'exception contraignent les acteurs à prendre position : Comment en est-on arrivé là ? Y a-t-il crise ? Quelles sont les causes de la catastrophe ? Qui sont les responsables ? Était-ce prévisible ? Aurait-on pu ou dû anticiper ?

Pour ne prendre qu'un exemple, les événements exceptionnels de Fukushima (voir S. Varga dans ce numéro). On ne décrit les mêmes événements ni ne construit les mêmes représentations en parlant de « nukleare Katastrophe » (en Allemagne) ou bien d'« accident grave » (en France), les responsabilités humaines et les politiques à adopter sont engagées différemment, selon qu'il est question de « catastrophe naturelle » ou de « Reaktorkatastrophe », ou selon que les risques pour l'Europe d'être elle-même victime de tels événements sont présentés comme exclus ou non de l'ordre des possibles (« tsunami » vs. « Erdbeben »).

« Le sens d'un événement n'existe pas *a priori*, n'a pas de vérité en soi. Son sens, sa vérité résultent d'une rencontre entre les conditions de sa production et les conditions de son interprétation » (Charaudeau 2002 : 31). Les notions de *crise* et de *catastrophe* sont toujours inséparables des interprétations qu'elles suscitent, et leurs emplois dans les discours publics, politiques, médiatiques contribuent à façonner les réalités.

Au-delà de la diversité des types de discours et des thèmes abordés, les quinze contributions suivantes éclairent toutes la dialectique entre discours et réel que mettent en scène les notions de *crise* et *catastrophe* : le fait que toutes deux mobilisent – *disent* autant que *construisent* les événements porteurs de changements, de bouleversements et de ruptures.

⁶ « Chaque catastrophe n'est-elle pas par principe un événement absolu ? Non pas un risque un peu plus grand qui ébranlerait un peu plus la vie, et contre lequel il faudrait un surcroît relatif de protection, mais au contraire autre chose qu'un simple risque, qui menace jusqu'à l'existence de la collectivité, de l'espèce ou de la nature, et qui ébranle non seulement l'efficacité de la protection mais ses principes mêmes, éthiques, juridiques, politiques ? En tant que rupture du cours ordinaire de l'histoire, subite et aux effets incalculables, la catastrophe atteint le statut d'événement pur. » (Groupe 2040 2008). En hébreu, *Shoah* veut dire catastrophe.

Présentation des articles

La présentation adoptée a choisi d'ordonner les deux notions en fonction de leur degré de « mise en discours » : de la réaction primitive, entre perception et conceptualisation, à l'opération de désignation puis de textualisation, enfin au déploiement de l'argumentation, et ce essentiellement dans les discours politiques, publics et médiatiques. Le volume se clôt sur les représentations élaborées qu'on trouve de la crise et la catastrophe dans le discours littéraire, à travers le procédé de l'ironie.

Préambule : avant la mise en discours

Le premier article sert en quelque sorte de préambule, dans la mesure où il s'intéresse à un « moment discursif » qui serait celui de l'émergence de la mise en mots juste après la survenue d'événements exceptionnels marquant une rupture, à travers le slogan de crise « Je suis Charlie ». **Emmanuelle Prak-Derrington** se penche sur les propriétés formelles, énonciatives et pragmatiques du slogan, pour les mettre en rapport avec son succès planétaire au lendemain des attentats de Paris en 2015. Elle montre en quoi sa « signifiante » est universelle et comment elle sert une équivoque indépassable. Réaction verbale primitive, qui concentre non des représentations, mais une multitude d'actes de langage indirects, forcément polémiques dans le contexte des attentats, « Je suis Charlie » *montre sans dire* émotions et positions face à la « catastrophe ».

De la langue au discours

L'entrée dans le vif du sujet est donnée dans la première partie, avec trois contributions qui articulent la description sémantique et / ou lexicographique des concepts à celle de leurs usages et emplois en discours. Il s'agit de dépasser le point de vue négatif sur *crise* et *catastrophe* selon lequel, à force d'être pour tout et partout employés, les deux mots seraient devenus des « concepts-valises », « fourre-tout », « vidés de l'intérieur », etc., et de dégager leurs configurations de sens dans leurs usages *contextualisés*.

La contribution de **Monika Schwarz-Friesel** constitue sans doute la première étude du terme « Katastrophe » en allemand dans une perspective de linguistique de corpus. Au moyen d'une analyse quantitative-qualitative, elle décrit l'évolution du lexème, les changements dans sa conceptualisation et son utilisation dans un corpus de discours de crise contemporains (presse quotidienne et communication sur internet). L'emploi croissant de « Katastrophe », en particulier à partir des années 1990, sur le web 2.0 (après le développement des réseaux sociaux) va de pair avec un flou référentiel croissant, qui déplace insensiblement l'accent de la réalité d'un événement exceptionnel appréhendé négativement, à celle de l'expression subjective d'une forte émotion pour celui ou celle qui l'emploie (*Make-Up-Katastrophe*). L'auteure interprète cette évolution vers la dramatisation, de la catastrophe advenue à la « catastrophe perçue » (« gefühlte Katastrophe ») dans le cadre de sa théorie des modèles textuels, fondée sur l'interaction entre cognition et émotion.

La contribution de **Simon Meier** se penche sur cet usage « dramatisé » des deux notions dans les commentaires de la presse sportive portant sur le football. Son étude, basée également sur la linguistique de corpus et la textométrie, recense et analyse les environnements lexicaux de *crise* et de *catastrophe*, lexèmes très fréquents dans ce type de discours. Ce qui semblait tout d'abord n'être qu'un emploi particulièrement expressif se révèle être une conceptualisation spécifique. La question se pose de savoir si le football permet de dire, sur le mode du jeu, des crises et catastrophes qui peuvent être surmontées par un but marqué, et dont la mise en scène sert alors une activité symbolique et compensatoire.

Sylvain Farge, s'appuyant sur la notion de « profil lexico-discursif » de M. Vénard (2013), propose une réflexion contrastive sur les termes *crise* / *Krise* et *catastrophe* / *Katastrophe*. Là aussi, il s'agit de considérer que les structures lexicales sont fondées sur des structures

cognitives et que l'étude des différentes manifestations d'un lexème permettent de remonter à ces dernières. Il semble qu'en français, c'est une appréhension « médicale » de crise qui domine, avec l'idée d'une mise en danger (du corps, de la société, d'un système, etc.), tandis qu'en allemand, l'accent paraît plutôt mis sur la nécessité de la maîtriser. Pour *catastrophe*, on constate une disparité dans les possibilités de formation lexicale offertes par le lexème : le français est plus riche, empreint de pessimisme, (*catastrophique*, mais aussi *catastrophisme*, *catastrophiste*, *catastropher*), l'allemand plus limité (*katastrophal*). Une linguistique de corpus prenant en considération l'ensemble des collocations dans les deux langues pourra valider les hypothèses ici posées.

Dans les trois contributions, l'analyse lexicologique des lexèmes « seuls » est élargie aux formations complexes, collocations et structures polylexicales en contexte, et éclaire ainsi l'interaction entre la stabilité et la plasticité portées par *l'un* de la langue et le *multiple* des discours.

Textualisation : de l'absence des concepts à leur emploi « dramatisé »

Les trois premières contributions de cette deuxième partie ont en commun de porter sur des discours, qui pour renvoyer à des crises – de plus ou moins grande intensité – ne les désignent pas comme telles, mais passent par d'autres procédés, purement verbaux, dans le cadre de discours écrits (M. Lefèvre, L. Faivre) et / ou interactionnels à l'oral (N. Truan).

La contribution de **Michel Lefèvre** est la seule du recueil qui porte sur des textes anciens. Elle témoigne d'une époque où les deux notions n'étaient pas utilisées. Les concepts rhétoriques d'éthos, pathos, emphase, mais aussi la structuration des textes et celle des phrases en périodes binaires où se succèdent protase et apodose, caractérisent, selon l'auteur, la présentation de crises et catastrophes dans les journaux du XVII^e siècle, où ces mots n'étaient pas encore attestés bien qu'une grande part des événements relatés relevaient des crises et catastrophes, et étaient probablement reçus comme telles par les lecteurs. Le contraste diachronique révèle ainsi la valeur résomptive « anaphorisante » des deux lexèmes : ils résument les faits tout en les chargeant d'une valeur subjective et axiologique.

Laetitia Faivre s'intéresse à la part jouée par la linéarisation, ou la manière dont l'ordre des mots peut permettre de poser des « diagnostics de crise ». Elle analyse le rôle textuel des dislocations à gauche dans la prose du philosophe et essayiste allemand Peter Sloterdijk, dans *Die Verachtung der Massen* (2000) et *Sphären II* (1999). En quoi et comment la syntaxe en deux temps de la dislocation à gauche, qui pose un contenu à l'initiale de phrase pour ensuite le commenter, peut-elle être rapprochée de la notion de « diagnostic de crise » dans l'écriture philosophique ? Au terme d'analyses morpho-syntaxiques très précises, elle montre que la dislocation à gauche chez Sloterdijk sert effectivement à poser ou ressaisir de façon prégnante des situations, des postures, des actions jugées par lui critiques, et participe ainsi de la construction d'un discours de crise.

Naomi Truan se penche sur les fonctions des interruptions spontanées au *Bundestag*, en tant que possibles révélateurs de tensions et de crises. L'analyse contrastive et quali-quantitative d'un corpus de débats entre 1998 et 2015 montre que la répartition des interruptions est fonction des groupes parlementaires, et met au jour des régularités entre ceux et celles qui interrompent et ceux et celles qui sont interrompus. Au final, les interruptions spontanées, constitutives du débat parlementaire, apparaissent polyfonctionnelles : vectrices non pas de crises, mais de moments de tensions ou d'amusement.

Les deux autres contributions portent toutes deux sur le discours politique dans les médias, en Amérique latine et en Allemagne. **Anna-Lena Dießelmann** revient sur la guerre en Colombie et les discours des parties belligérantes s'acheminant vers des négociations de paix. Depuis 2013, des pourparlers sont engagés à La Havane entre les FARC et le gouvernement pour rechercher une issue au conflit, au cours desquels chaque partie poursuit une stratégie

discursive de dramatisation et de dédramatisation dans la représentation qui est faite de ce conflit. L'article analyse ces stratégies discursives en se référant à la méthode du *dramatism* de Kenneth Burke.

L'approche de **Katharina Mucha** analyse la construction et déconstruction des « identités » – personnelle (la chancelière Angela Merkel), nationale (les Allemands) et collective (« nous ») – dans les discours de presse en ligne sur « la crise des réfugiés » (*Flüchtlingskrise*) au cours de l'été 2015. Elle met en relation des faits de langue et procédés indexicaux avec les représentations cognitives et culturelles qu'ils déclenchent. Se profilent deux tendances dans ces discours : d'une part, une construction discursive renforçant une identité conçue comme réalité stable et permanente, tandis que les processus de déconstruction conduisent à une représentation de l'identité comme réalité flexible, en interaction avec des contextes changeants.

Crises et catastrophes dans l'argumentation

Les articles réunis dans cette quatrième partie s'intéressent de près aux stratégies d'argumentation, définie largement comme « un mode de construction du discours visant à le rendre plus résistant à la contestation » (Doury 2016 : 22).

Simon Varga propose une approche par les cadres sémantiques ou *frames* pour étudier les différentes formes d'argumentation dans le discours politique et scientifique autour du nucléaire, en France et en Allemagne, après la catastrophe de Fukushima. L'étude des cadres sémantiques permet de mettre en lumière les contrastes dans le discours entre les deux pays : l'événement lui-même est conceptualisé tantôt comme simple accident, tantôt comme véritable catastrophe nucléaire. Dans la reconstruction des causes, il apparaît une dichotomie entre catastrophe naturelle et nucléaire.

Marie-Laure Durand s'intéresse au débat sur la place de l'enseignement de l'allemand dans la réforme du collège 2016. Ce débat oppose, d'une part, une argumentation dramatisante axée sur la « disparition programmée » de l'allemand que dénoncent les adversaires de la réforme, et d'autre part, le discours ministériel, qui non seulement dément la crise, mais, compte tenu de l'arrière-plan juridique et diplomatique, affirme un « effort exceptionnel » en faveur de l'enseignement de l'allemand. Le discours ministériel s'appuie principalement sur une argumentation chiffrée et sur le slogan « des bilangues pour tous », qui réactive le débat autour des valeurs fondatrices de l'école républicaine (égalité, élitisme, excellence).

Odile Schneider-Mizony revient sur les discours alarmistes tenus en France et en Allemagne sur une présumée « crise de l'orthographe », et étudie comment tant la réalité que la vérité de ladite crise sont construites par ces discours. L'auteure passe en revue les divers arguments « véridictionnels » et métacommunicatifs (arguments de vérité, d'autorité, factuels) qui réalisent cette construction linguistico-sociale de crise de l'orthographe, et montre qu'ils ont pour conséquence d'empêcher la réflexion aussi bien sur la réalité de la crise que sur de possibles alternatives.

La contribution de **Nathalie Schnitzer** porte sur des publicités mettant en scène des situations de crise ou des catastrophes, dans un corpus composé d'annonces et de spots publicitaires principalement français et allemands. Sont étudiées les diverses mises en scène de ces situations anxiogènes, qui permettent de faire l'éloge du produit, du service ou de la marque. Tantôt il s'agit de faire valoir que le produit est capable de résoudre la crise en rétablissant l'ordre des choses, tantôt la stratégie consiste au contraire à montrer que le produit provoque la crise ou la catastrophe pour mieux bousculer, voire renverser l'ordre établi et ouvrir la voie à un changement radical.

Crises et catastrophes dans le discours littéraire : de l'ironie

Les deux dernières contributions mettent en écho les bouleversements sociétaux, politiques culturels, etc., qui marquent la fin d'une époque avec leur élaboration dans le discours littéraire et le genre narratif. Ou comment crises et catastrophes sont *in fine* mises en abyme dans une crise du langage, une crise du récit et une crise de l'écriture. Deux écrivains (l'Autrichien Robert Musil et le romancier de l'ex-Allemagne de l'Est, Reinhard Jirgl), deux époques (la fin de l'empire austro-hongrois, la chute du Mur de Berlin) et, dans les deux cas, une quête formelle d'une rare intensité et le recours à un même procédé : l'ironie.

Anne Lemonnier-Lemieux analyse la parenté entre *ironie* et *catastrophe*, à travers le concept d'« ironie catastrophique » qu'emploie Reinhard Jirgl dans *Land und Beute*. Dans l'histoire allemande récente, le concept renvoie aux suites ironiquement catastrophiques de choix jugés *a priori* heureux : l'effondrement de l'Est et de l'Ouest et des grands idéaux après la chute du Mur, l'embourgeoisement de la Shoah par les mémoriaux berlinois, le dévoiement de préceptes humanistes par une architecture postmoderne. Elle montre comment la catastrophe ironique est illustrée par Jirgl de manière radicale, dans la langue chahutée et la forme labyrinthique du roman *Abtrünnig* (2005).

Elisabeth Malick s'intéresse à l'ironie dans l'une des œuvres-monuments du XX^e siècle, le roman inachevé de Robert Musil, *L'Homme sans qualités*, comme réponse à la crise et son principe de récursivité. Ou comment, à une crise de l'écriture sous-tendue par une crise du langage et une crise du récit, elles-mêmes inséparables de la crise des valeurs propres à l'entrée dans la modernité etc., Musil répond par le principe de l'ironie, qui est pour lui à la fois un principe philosophique, celui de « l'ironie constructive », et un principe d'écriture. L'ironie proprement linguistique de son roman, qui dépasse les procédés antiphrastiques pour jouer également avec la polyphonie et les glissements de valeurs, permet de dépasser la crise de l'écriture en proposant un texte profondément subtil, aussi jouissif qu'exigeant pour sa lectrice et son lecteur.

À Lyon et Montpellier, mai 2017

Bibliographie

Charaudeau, Patrick (2002) « La vérité prise au piège de l'émotion. À propos du 11 septembre ». *Les Dossiers de l'audiovisuel* 104, <http://www.patrick-charaudeau.com/La-verite-pris-au-piege-de-l.html>.

Doury, Marianne (2016) *Argumentation : analyser textes et discours*. Paris : Armand Colin.

Godin, Christian (2009 [2008]) « Ouvertures à un concept : la catastrophe ». *Le Portique. Revue de philosophie et de sciences humaines* 22, <https://leportique.revues.org/1993>.

Goethe, Wolfgang von (1986 [1827]) « Donnerstag, den 29.01.1827 ». In : Heinz Schlaffer (Hrsg.), *Gespräche mit Eckermann. Goethe Sämtliche Werke*, Bd. 19, München : Hanser Verlag, S. 200-205.

Groupe 2040 (2008) « Introduction. Penser les catastrophes ». *Esprit* 3, mars / avril, *Dossier : Le temps des catastrophes*, <http://www.esprit.presse.fr/article/groupe-2040/introduction-penser-les-catastrophes-14466?folder=1>.

Guénard, Florent / Simay, Philippe (2011) « Du risque à la catastrophe. À propos d'un nouveau paradigme ». *La Vie des idées, Dossier : Le sens des catastrophes*, <http://www.laviedesidees.fr/Le-sens-des-catastrophes.html>

- Habscheid, Stephan / Koch, Lars (2014) « Einleitung: Katastrophen, Krisen, Störungen ». *LiLi. Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik* 173, p. 5-13.
- Isani, Shaeda (éd.) (2012) *ILCEA. Revue de l'Institut des langues et cultures d'Europe et d'Amérique* 15, *Les Mots de la crise*.
- Liévaux, Pascal (éd.) (2010) « Catastrophes ». *Terrains. Anthropologies et sciences humaines* 54, <http://terrain.revues.org/13910>.
- Londei, Danielle / Moirand, Sophie / Reboul-Touré Sandrine / Reggiani Licia (éd.) (2013) *Dire l'événement. Langage, mémoire, société*. Paris : Presses Sorbonne nouvelle.
- Morin, Edgar (1976) « Pour une crisologie ». *Communications* 1, vol. 25, p. 149-163.
- Richard, Sébastien (2013) « Les mots de la crise ». *Questions d'Europe* 178, www.robert-schuman.eu/fr/questions-d-europe/0278-les-mots-de-la-crise.
- Ricœur, Paul (1988 [1986]) « La crise : un phénomène spécifiquement moderne ? ». *Revue de théologie et de philosophie* 120, p. 1-19.
- Strauser, Joëlle / Bert, Jean-François (éd.) (2009 [2008]). « Catastrophe(s) ? ». *Le Portique. Revue de philosophie et de sciences humaines* 22, <https://leportique.revues.org/1973>.
- Veniard, Marie (2013) « Du profil lexico-discursif de crise à la construction du sens social d'un événement ». In : Danielle Londei / Sophie Moirand / Sandrine Reboul-Touré / Licia Reggiani (éd.), *Dire l'événement. Langage, mémoire, société*, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle, p. 221-232.